

LE JOUR, 1947
18 Novembre 1947

POEME OCCASIONNEL EN GUISE D'ACTE DE FOI POUR CE MILIEU DE
NOVEMBRE

Nous prenons la forme du fruit mûr, de l'arbre au bout de sa croissance, mais qui fût jamais plus près des marches héroïques, des signes de l'amour, de la beauté des lignes, de la source des larmes ?

En nous la pensée qui s'étend éveille un cœur nouveau ; la création se fait immédiate ; la raison attentive ; et sensible l'éternité, cette absence du temps.

Qu'est-ce que mûrir et vieillir quand le printemps est sur l'horizon et que notre voix l'appelle ? Prince silencieux qui fait et qui refait la vie.

Au-delà de nos années moyennes, voici pour nos poumons un souffle plus lointain qui ne s'épuise pas.

Est-ce fléchir, quand l'âme monte ? Quand les figures de demain s'organisent et dansent ? Quand la victoire ailée surgit sans défaillance de ce qui est transparent en nous ?

Lumière, vie, ardeur de l'ombre même, mondes connus ou devinés, quelle plénitude gonfle nos artères, moins souples dans un corps qui se rebelle, parce qu'il a ce nombre d'années qui veut qu'on mesure désormais ses pas ?

Il n'est pas sous le ciel de jeunesse plus prompte que celle qui ne nous quitte pas, jeunesse du diamant dans le rocher, du rubis passionné où coule un sang que rien ne peut refroidir.

Tels, le jour et la nuit et le rêve et le chant, et la soif illimitée d'une eau claire, et ce désir de possession du Principe que rien n'apaise, émeuvent en nous un cœur plus chaud que ce qu'il fut quand nous avion vingt ans.